Document generated on 04/28/2024 10:45 a.m.

24 images

# *Le sourd dans la ville*

Gérard Grugeau

Number 36, 1987

URI: https://id.erudit.org/iderudit/22192ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Grugeau, G. (1987). Review of [*Le sourd dans la ville*]. *24 images*, (36), 60–61.

Tous droits réservés © 24 images inc., 1987

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

# LE SOURD DANS LA VILLE

Hôtel des voyageurs, rencontre de deux détresses: Mike et Florence (Guillaume Lemay-Thivierge et Béatrice Picard)

Seigneur, donne à chacun sa propre mort
qui soit vraiment issue de cette vie,
où il trouve l'amour, un sens et la détresse.
Car ce qui fait la mort étrange et difficile
c'est qu'elle n'est pas la fin qui nous est due,
mais l'autre, celle qui nous prend
avant que notre propre mort soit mûre en nous.[1]

Rilke

*Gérard Grugeau*

***Le sourd dans la ville*** de Mireille Dansereau est un beau film aux multiples résonances poétiques, qui se nourrit du sentiment tragique de l'existence humaine. L'amour et la mort, l'art et la vie y forment un théâtre d'ombres et de lumières où se débat une humanité en proie au vertige. De par leur universalité et la sensibilité de leur traitement à l'écran, ces thèmes attestent de la puissance visionnaire de l'oeuvre du même titre de Marie-Claire Blais, dont le film est tiré.

Publié en 1979, *Le sourd dans la ville* fut salué comme l'oeuvre-maîtresse de Marie-Claire Blais qui, avec *La belle bête*, avait fait une entrée remarquée sur la scène littéraire internationale, quelque trente ans auparavant. Il serait, à mon sens, inutile de se perdre dans de subtiles considérations quant au respect de l'oeuvre initiale, éternel débat aussi faux que vain, comme si les arts au lieu de s'interpénétrer et de s'enrichir mutuellement devaient être condamnés au cloisonnement à perpétuité. Aidée de ses deux coscénaristes Michèle Mailhot et Jean-Joseph Tremblay, Mireille Dansereau est aujourd'hui l'auteure d'un objet cinématographique qui parle de lui-même. Qui crie sourdement, comme s'il échappait quelque part à la logique du langage articulé et rejoignait par sa structure interne, brisée, éclatée, les pulsions affectives désordonnées des êtres qu'il met en scène.

Ces êtres à la dérive partagent leur sordide réalité dans un hôtel miteux du centre-ville — l'Hôtel des voyageurs — tenu par la pulpeuse et maternelle Gloria qui, depuis l'assassinat de son homme, arrondit ses fins de mois comme danseuse dans un cabaret sinistre. Dotée d'un optimisme inébranlable qu'elle s'efforce de communiquer aux épaves humaines qui l'entourent, Gloria la généreuse s'accroche à ses rêves. Entre autres, fuir vers le soleil de la Californie avec son fils Mike qui s'étiole doucement dans ce décor minable, le cerveau rongé par une terrible tumeur, mais que Gloria s'entête à vouloir sauver par la seule force de son amour. Autour de ce couple lumineux gravitent divers personnages qui ne sont plus, pour la plupart, que l'ombre d'eux-mêmes. Charlie, l'amant pitoyable de Gloria inexorablement attiré vers le gouffre, exsangue de désirs parce que la mort s'est déjà emparée de son corps qui n'aspire plus qu'à retrouver le giron foetal de la prison; Tim l'Irlandais, ancienne flamme de Gloria, qui promène sa vie de chien à travers la ville, accompagné de Tim, son cabot, son double, dont la mort viendra voiler à tout jamais le regard inquisiteur; Lucia, la fille de Gloria, «prématurément fanée par la drogue et la prostitution», qui rassemble toutes ses forces pour partir et aller «se nettoyer les yeux», loin de ce milieu sans issue; enfin, Judith Langenais, dite Judith l'ange, professeur de philosophie de son état, frêle figure sereine et solitaire, accablée par le poids des horreurs que charrie l'histoire du monde et acharnée à raviver les mémoires trop promptes à oublier.

C'est dans cet univers sans conséquences, où des êtres englués se débattent comme des araignées prises dans leur propre toile, que surgit un jour Florence, la bourgeoise enfermée dans son confort moral et physique; Florence délaissée par un mari perclus d'ennui; Florence étouffant dans le carcan de son indifférence aux autres, qui vient larguer les amarres de ses souvenirs à l'Hôtel des voyageurs où elle a pris rendez-vous avec la mort. Dans ce lieu-carrefour,

Angèle Coutu et Pierre Thériault dans son dernier rôle

PHOTOS: ATTILA DORY

Mike «l'enfant lumière», décidé à survivre coûte que coûte, et Florence, "la résignée à mourir», se reconnaîtront dans leur détresse et s'ouvriront l'un à l'autre, le temps d'un ultime sursaut défiant l'immense chaos du monde.

Qualifié à sa sortie de «monologue polyphonique où s'entrecroisent les discours intérieurs de chaque personnage»,[2] ***Le sourd dans la ville*** a dû présenter de grandes difficultés d'adaptation cinématographique. D'où le judicieux parti-pris de mise en scène de Mireille Dansereau visant à construire la structure narrative du film sur les regards.[3] Regards épieurs, regards épiés (jeune femme aux jambes déjà usées par la vie), regards qui se cherchent, se touchent (enfant à bicyclette), se taisent... de l'un à l'autre circule sinueusement le récit fragmenté de la douleur de vivre à l'ombre de la mort. Puisant dans le présent comme dans le passé, le flot des consciences en mouvement anime de vastes paysages intérieurs qui trouvent leur équivalence visuelle au sein d'une nature transcendée. Cimes chargées de neige dont l'immobilisme insensible et la blanche quiétude renvoient aux aspirations profondes de Florence et à son désir de fuite dans la pureté. Photographie d'un désert de sable blond autour de laquelle se cristallisent les rêves d'évasion de Mike. Grâce à l'habile montage de Louise Côté, les flash-backs participent à l'éclatement d'un récit qui se veut le reflet de la vie. Lancinantes, les phrases musicales de Ginette Bellavance *soulignent avec retenue les tourments* d'une humanité entraînée malgré elle dans la spirale de la peur et de la violence, mais où brille cependant encore «la lumière de la conscience».

En effet, ***Le sourd dans la ville*** ne se présente pas comme un film complètement désespéré. Car si le personnage central en est bel et bien la mort — selon Mireille Dansereau, le sourd serait non seulement Mike, mais aussi la mort que chacun de nous porte en lui[3] — l'homme grâce à sa conscience peut encore trouver une forme de salut dans l'amour et dans l'art.

«Ecrire le mourir en dévoilant l'espace de la mort, mais aussi affirmer la vie éternelle de l'art dans toutes ses ramures»,[4] telle semble avoir été la démarche de Marie-Claire Blais dans son roman, si l'on en croit une étude qui lui a été consacrée. Le personnage de Florence synthétise d'ailleurs à lui seul cette dialectique qui unit l'art

Guillaume Lemay-Thivierge

*Le cri* de Edvard Munch 1895

et la vie. En quittant l'état de surdité qui était aussi le sien et en s'ouvrant aux émotions qui étreignent les laissés-pour-compte de l'Hôtel des voyageurs, Florence, la femme éduquée, établit un pont entre ces deux entités. Elle qui promenait un regard mort sur les tableaux de tous les musées du monde, réalise tout à coup de quel humus se nourrissent les racines de l'art. Dans le crépuscule flamboyant qui embrase l'Hôtel des voyageurs, le visage de Mike se confond alors avec le profil de «La jeune fille malade» ou la silhouette expressionniste du personnage central du «Cri», deux tableaux signés par le peintre norvégien Edvard Munch. Un artiste qui, lui aussi, ne cessa d'exprimer son obsession de la mort dans ses oeuvres et auquel le réalisateur britannique Peter Watkins consacra un film émouvant intitulé ***Edvard Munch, la danse de la vie***. Ce «cri immense, infini de la nature», comme le ressentit le peintre au soleil couchant, un soir de promenade, Mike l'expérimentera à son tour en découvrant le suicide de Florence. Un geste fatal qui, dans le cas de celle-ci, devient paradoxalement acte de vie puisque, pour la première fois, Florence prend sa destinée en main et fait de par là-même une oeuvre d'art de sa mort. L'art et la vie se retrouvent ainsi unis pour l'éternité en un raccourci symbolique des plus éloquents.

Connaissant la richesse picturale de l'oeuvre de Munch, peintre par excellence des bouleversements intérieurs, peut-être pourrait-on reprocher à Mireille Dansereau de ne pas avoir davantage décollé d'un certain naturalisme pour traduire visuellement le déséquilibre lyrique et dramatique des émotions humaines, que l'expressionnisme entre autres courants artistiques, a su exploiter avec une singulière puissance d'évocation. L'univers dépeint à l'écran y aurait sans doute gagné en profondeur. Comme dans cette scène où des tableaux se vident de leur chair, de leur sang, pour ne plus offrir que leur surface immaculée exempte de toute souffrance. Superbe *image s'il en est du pouvoir de représenta*tion du médium cinématographique.

Mais ***Le sourd dans la ville*** doit aussi beaucoup à la qualité de son interprétaion : regard chargé d'intériorité de Béatrice Picard, générosité charnelle et spirituelle de Gloria qu'Angèle Coutu habite avec la grâce empathique d'un être revenu de tout, mais confiant en la vie, et jeu nuancé de Guillaume Lemay-Thivierge enfin libéré du personnage quelque peu unidimensionnel qu'il projetait jusqu'alors dans le cinéma québécois. Sans oublier la présence grave de Pierre Thériault, diminué, malade, qui, avec cette dernière création, renvoie dos à dos réalité et fiction, tout en conjugant l'art et la vie par un dernier pied-de-nez à la mort.□

**NOTES**

1. Texte placé en exergue dans le livre de Marie-Claire Blais
2. Robert Mélançon, Le Devoir (26 janvier 1980)
3. Mireille Dansereau dans Ciné-Bulles, août-octobre 1987
4. Françoise Laurent, L'oeuvre romanesque de Marie-Claire Blais, Editions Fides, 1986.

**LE SOURD DANS LA VILLE**
Québec 1987. Ré: Mireille Dansereau. Scé: Mireille Dansereau, Michèle Mailhot, Jean-Joseph Tremblay, d'après le roman de Marie-Claire Blais. Ph: Michel Caron. Mont: Louise Côté. Mus: Ginette Bellavance. Int: Béatrice Picard, Guillaume Lemay-Thivierge, Angèle Coutu, Pierre Thériault, Han Masson, Sophie Léger. 97 minutes, couleur. Dist: J.A.Lapointe Films.